loi du gouvernement, où le gouvernement reçoit les tributs des sujets.

Histoire de la critique chez les Grecs, par E. Egger. V. CRITIQUE CHEZ LES PEUPLES GRECS.

Histoire de l'hellénisme, par Droysen. V. HELLÉNISME.

Histoire d'Israël, par Ledrain. V. ISRAËL.

Histoire du peuple d'Israël, par Renan. V. ISRAËL.

Histoire ancienne des peuples de l'Orient, par Maspero. V. ORIENT.

Histoire des Romains, par V. Duruy. V. ROMAINS.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par Maximilien Marie. V. SCIENCE.

Histoire de la société française au moyen âge, par Raoul Rosières (Paris, 1880, 2 vol. in-8°). M. Rosières a renfermé ses études entre les années 987 et 1483, c'est-à-dire entre l'avènement des Capétiens et la mort de Louis XI. Pourquoi ces deux dates qui diffèrent de celles que l'on a accoutumé d'adopter? C'est qu'en 987 les invasions sont complètement terminées en Gaule et que les races diverses, qui ont formé la nationalité française, sont toutes établies sur notre sol : nous sommes en présence d'une société si homogène qu'elle prend un chef dans son propre sein. La date terminale, 1483, est celle de la mort de Louis XI, et M. Rosières l'a choisie parce que c'est seulement alors que ne se produisent plus les faits saillants qui caractérisent le moyen âge proprement dit : révolte légale des nobles contre les rois, guerres privées, chevalerie bruyante et fastueuse, etc.

L'ouvrage est peut-être hardi en quelques endroits, mais on ne saurait refuser à l'auteur la nouveauté des aperçus et la manière originale de présenter les faits, soit qu'il étudie le roi, la noblesse et le clergé, soit qu'il s'occupe du peuple, des villes et des campagnes. « La vie féodale, dit-il, est un âge de transition. Il réalise l'oligarchie qui était indispensable pour amener la France de son anarchie des siècles primitifs à sa monarchie des temps modernes. Il combine et unifie les éléments hétérogènes de l'ancien monde pour en constituer le monde nouveau. Sa civilisation est une sorte de compromis entre la civilisation du passé et la civilisation de l'avenir. Pendant les temps mérovingiens et karolovingiens, tout n'a été que confusion et tumulte sur le sol gallo-romain qu'avait abandonné l'autorité impériale. Les diverses races qui s'y trouvaient accumulées se sont démenées furieusement pendant plus de cinq cents ans sans avoir pu se combiner ni concilier leurs institutions diverses... Au XIe siècle enfin, épuisées, halelantes, familiarisées les unes avec les autres, elles se rapprochent, s'entendent pour se donner un roi et se résolvent à vivre de la même vie. Mais, si bien mélangées qu'elles soient, elles ne se sont pas encore absolument pénétrées : c'est la féodalité qui achèvera leur fusion. Cette société féodale, qui paraît homogène, ne l'est cependant point, en réalité. « Son roi est élu à la franke, administré à la latine, prend le caractère sacré des empereurs romains et se fait conseiller par un Parlement d'origine germanique. » En un mot, le XIe siècle est une époque d'antagonismes inconscients, de rivalités instinctives, de soubresauts, de malaise, d'oppression, de vengeances et de querelles. Pour que l'ordre règne dans ce chaos, il faut que les deux facteurs les plus complexes qu'il renferme absorbent tous les autres : ces deux facteurs, ce sont le peuple et la royauté; le peuple qui, « formé de toutes les races constitutives de la société féodale, participe d'elles toutes », la royauté qui, « résultant à la fois des traditions germaniques et gallo-romaines, pourra s'imposer peu à peu à toutes les factions qui se heurtent à ses pieds ». M. Rosières établit qu'au XIIe siècle les prépondérances de la royauté et du peuple entraînent la déchéance de la noblesse, c'est-à-dire de l'élément germanique, et que tout le travail social des siècles qui vont suivre aura pour but d'achever l'élimination de l'élément germanique et de développer l'expansion de l'élément gallo-romain. Ainsi, pour M. Rosières, les temps modernes commencent par la France lorsque succombent les derniers vestiges de la conquête franke.

Histoire du théâtre français en Belgique, par Faber. V. BELGIQUE.

Histoire du théâtre en France au moyen âge, par Petit de Julleville. V. THÉÂTRE EN FRANCE.

Histoire d'une parisienne, roman de M. Octave Feuillet (1881, in-18). L'auteur se complaît à analyser finement ces dissentiments conjugaux qui, nés de peu de chose, d'une simple différence assez peu sensible des caractères, s'accentuent avec le temps et finissent par devenir, entre mari et femme, une cause de haine. M. de Maurescamp, un bon vivant, bien portant, haut en couleur, épouse une jeune pensionnaire timide, romanesque, éprise d'idéal; au lieu d'essayer de lui complaire, il se met en tête de la mater : « J'ai soufflé sur toutes ses bêtises romantiques », dit-il glorieusement à ses amis, en se vantant de ce qu'elle ne lui parle plus des sublimités de la musique et des rêveries des poètes. En réalité, Mme de Maurescamp n'aime plus son mari. Lui donnera-t-elle un rival? c'est ce qu'espère M. de Mathelin, ami intime de Maurescamp et que quelques bonnes fortunes, un duel heureux avec un jouvenceau, Jacques de Lerne, ont mis en relief. Mais, au moment même où M. de Mathelin va très probablement mettre à mal Jeanne de Maurescamp, il est lui-même supplanté par son ancien adversaire Jacques de Lerne, dont les goûts pour la musique et la poésie sont beaucoup plus conformes que les siens à ceux de la jeune femme. Jacques et Jeanne n'ont toutefois que le temps d'ébaucher le prologue d'une liaison amoureuse. A un déjeuner chez une écuyère anglaise, sa maîtresse, Maurescamp entend dire par celle-ci, qui est tout à fait ivre, que Jacques est l'amant de sa femme; il provoque Jacques en duel et le tue. Jeanne, après avoir quelque temps boudé son mari, laisse opérer une réconciliation et reprend l'humeur enjouée qu'elle avait avant la catastrophe; on remarque seulement qu'elle aime assez descendre à la salle d'armes, où son mari fait chaque matin quelques assauts avec ses amis, et qu'elle essaye de devenir experte en escrime. Mathelin, qui est de première force à l'épée, reverrait peut-être revenir pour lui les beaux jours de l'ancien temps si, par hasard, ne venait au château un officier de cavalerie, de Sontis, dont le jeu est bien plus serré et qui, en quelques jours, devenu maître de celui de Maurescamp, le boutonne à coup sûr dans chaque assaut. Jeanne prend alors à tâche de s'afficher avec l'officier que cette bonne fortune éblouit, habitué qu'il est aux vulgaires amours de garnison. Maurescamp, qui n'était brave qu'à cause de sa force à l'épée, fait semblant de ne rien voir; la jeune femme continue son manège et finit, à un déjeuner d'adieu, par provoquer une scène outrageante entre son mari et de Sontis. Une rencontre est inévitable, et celui-ci administre en pleine poitrine à Maurescamp un coup d'épée formidable. Maurescamp n'en meurt pas, mais il reste valétudinaire et il a vu clair dans le jeu de sa femme, lui qui croyait si bien l'avoir matée, aussi se tient-il désormais tranquille. « La moralité de cette histoire, dit l'auteur, est que, dans l'ordre moral, il ne naît point de monstres : Dieu n'en fait pas; mais que les hommes en font beaucoup.»

Histoire sans nom (UNE), par M. Barbey d'Aurevilly (1882, in-18). C'est un des meilleurs romans de cet écrivain ultra-fantaisiste; il y montre une sobriété de style dont il est peu coutumier, mais, pour un catholique fervent, le thème en est bien étrange. Dans un vieux château du Forez vivent isolées une veuve et sa fille, qui passent leur temps en messes et en prières. Mme de Ferjol pleure son mari défunt, Mlle Lasthénie est en proie à une maladie nerveuse et à des accès de somnambulisme. Elles ne reçoivent personne; chaque année, elles donnent seulement l'hospitalité au moine qui vient prêcher le carême. Cette année, c'est un capucin, le père Ricuef, sombre personnage au regard sournois, au chapelet entrecroisé de têtes de mort qui, le carême achevé, s'en va sans même leur dire adieu. A partir de ce moment, la maladie nerveuse de Lasthénie s'accentue, comme si le capucin lui avait jeté un sort, puis des désordres significatifs surviennent, et bientôt, à n'en pas douter, les commencements d'une grossesse se révèlent. Comment la jeune fille a-t-elle pu commettre une faute, elle si pure, si chaste et qui ne sort jamais du château, où la famille n'a qu'une vieille servante? Sa mère veut en vain le lui faire avouer; en vain, pour aider à ses aveux, elle lui confesse, dans une scène très pathétique et très belle, qu'elle aussi elle a été coupable, qu'elle pardonnera tout; Lasthénie affirme qu'elle est restée sans tache, qu'elle ne peut pas être enceinte. Néanmoins le terme de la grossesse arrive et sa mère l'emmène accoucher en Normandie, pour éviter le scandale. Mme de Ferjol sert elle-même de sage-femme, et, l'enfant étant venu mort au monde, elle va l'enterrer au fond du jardin. Cependant Lasthénie ne sort ni de son mutisme ni de son abattement; chaque jour elle languit et se flétrit davantage, enfin elle meurt, et, en l'ensevelissant, on s'aperçoit qu'elle s'était percé le cœur avec une épingle. Ici le roman était achevé et l'auteur aurait mieux fait peut-être de laisser le lecteur deviner ou soupçonner les causes de ce mystérieux dénouement. Il a préféré nous faire savoir que le père Ricuef, au lit de mort, s'était confessé de son méfait : il avait profité d'un accès de somnambulisme de la jeune fille pour abuser d'elle sans qu'elle s'en doutât; M. Barbey d'Aurevilly a, de plus, mêlé à cet aveu, qui suffisait, l'histoire assez embrouillée d'une bague, que Lasthénie portait au doigt, qui a disparu le jour du départ du capucin et qui est retrouvée d'une façon bizarre. Une nuit, des voleurs dévalisent la boutique d'un épicier et l'un d'eux, qui avait passé la main par une ouverture, se l'est laissé couper plutôt que de se faire prendre : à l'un des doigts était précisément la bague en question. Ce sournois de capucin était-il donc aussi un voleur? Quoi qu'il en soit, cette *Histoire sans nom* est un drame saisissant dont certaines scènes sont fort belles.

* **HISTOLOGIE** s. f. — **Encycl.** Anat. L'*histologie*, étude de la composition intime, élémentaire, des tissus à l'aide des procédés d'investigation microscopique, comprend : 1° l'étude des éléments, qui se fait par dissociation (séparation des éléments); 2° l'étude des tissus, c'est-à-dire, de l'agencement des éléments entre eux, à l'aide de coupes plus ou moins fines de ces tissus; 3° l'étude du développement (embryogénie) et de l'agencement des tissus entre eux à l'aide de coupes en série.

L'histologie se divise en deux branches : 1° l'histologie proprement dite ou description des éléments, des tissus et de leur structure; 2° la technique ou description des procédés chimiques ou opératoires employés pour cette étude.

En général, pour étudier histologiquement un tissu, il faut : 1° fixer ses éléments à l'aide de réactifs fixateurs ou de procédés physiques (chaleur, coagulation, congélation); 2° rendre les tissus propres à être coupés en tranches très minces pour pouvoir être examinés par transparence au microscope avec les grossissements les plus forts (de 20 à 900 et 1.000 diamètres); pour cela, il faut durcir les tissus mous et décalcifier les tissus durs jusqu'à consistance spéciale. Ces coupes se font à l'aide de rasoirs spéciaux, à main levée ou avec des microtomes plus ou moins compliqués. On est dans quelques cas obligé de pratiquer l'*inclusion* du tissu dans une substance qui le pénètre et lui donne une consistance uniforme par sa coagulation. Puis ces coupes sont colorées à l'aide de réactifs (hématoxyline, carmin, picrocarmin, éosine et couleurs d'aniline), qui ont la propriété de se fixer de préférence sur certains éléments et de ne colorer qu'eux, ce qui permet de distinguer nettement leur forme et leur situation. On se sert encore d'imprégnations au nitrate d'argent et au chlorure d'or pour étudier et suivre les trajets et les terminaisons des nerfs. Enfin, grâce à des injections fines de masses plus ou moins liquides et diversement colorées, on peut suivre les vascularisations les plus pénétrantes. Ces coupes ainsi colorées, imprégnées et injectées sont encore éclaircies avec diverses essences, puis déposées sur une lame de verre dans une goutte de liquide conservateur et recouvertes d'une fine lamelle de mica dont on lute les bords avec de la paraffine et de la cire. De cette façon on peut les garder longtemps pour les soumettre à l'examen microscopique.

A côté de l'histologie normale, il faut placer l'histologie pathologique, qui utilise les mêmes procédés et qui, dans ces derniers temps, a fait de très intéressants progrès. C'est à elle que l'on doit la connaissance exacte de la nature intime des grands processus morbides, inflammations, dégénérescences, néoplasies, etc. C'est elle qui permet dans certains cas de faire un diagnostic précieux, devant guider des interventions opératoires importantes; c'est à elle enfin que l'on doit la découverte de cette branche si importante de la médecine moderne, la bactériologie.

HISTOLYSE s. f. (i-sto-li-ze — du gr. *histos*, tissu; *lusis*, dissolution). Physiol. Phénomène par lequel des tissus organisés se désagrègent : *Tous les systèmes d'organes de la larve, à l'exception du système nerveux central, se désagrègent par* HISTOLYSE. (Claus.) ‖ On dit aussi HISTOLYSIE.

— **Encycl.** Tous les naturalistes ne sont pas d'accord sur la nature exacte des phénomènes qui se passent au cours du développement post-embryonnaire des insectes. Il y a, en effet, dans la métamorphose deux ordres de phénomènes importants à considérer : la production de tissus nouveaux (histogénèse) et la disparition d'éléments antérieurement existants. C'est ainsi que, d'après certains auteurs, les larves de mouches, une fois renfermées dans la coque cornée, à aspect de barillet, formée par leur cuticule, voient leurs systèmes d'organes se désagréger par *histolyse*. Le système nerveux seul ne serait pas intéressé dans cette dissolution générale; mais tous les autres organes de la mouche adulte se formeraient soit aux dépens de la masse adipeuse, soit par des sphères à noyau se formant librement dans les tissus en dissolution. Cette théorie n'a pas satisfait tout le monde. Notons aussi qu'on doit admettre que, outre le système nerveux, les tubes de Malpighi doivent également résister à l'histolyse, puisque « les produits provenant des éléments dégénérés sont enlevés par les tubes de Malpighi et rejetés sous forme de méconium au moment de l'éclosion ». (Kunckel.)

HISTRIOBDELLE s. f. (is-tri-o-bdè-le) du lat. *histrio*, histrion; et du gr. *bdella*, sangsue). Zool. Genre d'annélides hirudinés, type d'une petite famille de sangsues marines, dite des Histriobdellidés, étudiée par Van Beneden et ayant pour caractères : région céphalique distincte; aux deux extrémités du corps des organes locomoteurs spéciaux ressemblant à des pieds; sexes séparés; les œufs pédiculés pondus isolément.

HITTITES, peuple de l'antiquité. V. HÉTÉENS.

* **HITZIG** (Ferdinand), théologien et orientaliste allemand, né à Haningen (grand-duché de Bade) le 23 juin 1807. — Il est mort le 22 janvier 1875.

HITZIG (Frédéric), architecte allemand, né à Berlin le 8 avril 1811, mort le 11 octobre 1881. Après de longs voyages en Europe et en Egypte, il s'établit à Berlin; devint conseiller secret du gouvernement et président de l'académie royale. Parmi les édifices qu'il a élevés, nous citerons : une grande partie des constructions de l'avenue Victoria à Berlin; la Nouvelle Bourse, le cirque Renz, la Banque de l'Empire, l'Ecole technique supérieure dans la même ville, le palais Revoltella à Trieste, le palais Kronenberg à Varsovie. On lui doit un recueil d'études sur ses *Constructions* (2 vol. avec 68 tableaux), des ouvrages spéciaux sur l'avenue Victoria, le palais Revoltella, la Bourse de Berlin, etc.

* **HIVER** s. m. — **Encycl.** Depuis l'hiver remarquable de 1871, il faut citer celui de 1879-1880, qui est, tant par la durée des périodes de froid que par leur intensité, un des plus rigoureux que l'on ait subis en France. A Paris, le thermomètre n'était jamais descendu aussi bas, depuis qu'on possède des instruments de quelque précision. Le « Bulletin international météorologique de France » a enregistré la température de 23°,9 au-dessous de zéro pour le 9 décembre, à 8 heures du matin. A l'observatoire du parc Saint-Maur, on a observé le même jour, à une heure du matin, — 26°,6, et, sur la neige, — 28°. Trois fois seulement on avait observé à Paris des températures presque aussi basses : — 21°,5 dans l'hiver de 1788-1789; — 23°,5 dans celui de 1794-1795, et — 23°,5 en décembre 1870 à l'observatoire de Montsouris. Le froid s'est annoncé dès le mois de novembre; il atteignait — 7° le 16, et pendant toute la fin du mois la température moyenne était de 10° au-dessous de la moyenne normale. Pendant tout le mois, le temps a été froid et sec, les vents du nord ont prédominé et le baromètre a indiqué de fortes pressions. La neige a apparu le 20 pour la première fois en petite quantité; mais le 30, à San-Martino, près de Menton, où de telles perturbations sont rares, la neige tombait en abondance et faisait craquer les branches des oliviers. Au cours du mois de décembre, le froid s'accentue, la pression atmosphérique reste haute, la neige tombant sur presque toute la France pendant un jour et demi sans discontinuer interrompt les communications. Les fleuves et une partie des ports sont gelés, et le dégel ne survient que le 29, amenant dans la Seine une débâcle qui éclate le 3 janvier, dans la Loire et dans la Saône de colossaux embâcles (V. EMBÂCLES). Un grand nombre de pommiers et d'autres arbres fruitiers, ainsi que des forêts entières de pins, furent détruits par la gelée. Après six jours de répit, le froid reprend le 4 janvier et dure jusqu'à la fin du mois, atteignant son maximum les 25, 26, 27 et 28. La température redevient douce en février, et les temps pluvieux prédominent. En mars, les nuits sont encore très froides, mais les jours sont chauds et la température moyenne s'élève au-dessus de la normale. Aux Etats-Unis, l'hiver de 1879-1880 fut plutôt doux, sauf dans les Etats de l'extrême Nord : la température a atteint — 30° dans l'Utah et — 39° dans le Dakota.

L'hiver de 1887-1888 mérite aussi une mention. Très doux pendant toute la durée ordinaire des froids, il devint rigoureux vers la fin. Au mois de février, la neige tomba en abondance, et les trains furent bloqués sur le réseau de l'Ouest qui n'est guère sujet à de tels accidents. Le thermomètre à Paris marqua — 15°.

Pour que les observations thermométriques soient comparables, il faut les rapporter à un même lieu, et nous donnons ici un tableau des températures les plus basses observées à Paris, d'après Arago et l'*Histoire de Paris*, de Dulaure. Le froid ne devenant réellement exceptionnel qu'au-dessous de — 15°, nous ne relevons que les températures égales ou inférieures à ce point depuis le grand hiver de 1709, et nous rappelons que la rigueur réelle des hivers dépend plus de la durée des froids que de la valeur minime des températures observées.

Hivers.	Température minima à Paris.	Observations.
1709	— 18°,75	Froid prolongé.
1716	— 19°	»
1729	— 15°	»
1742	— 16°,40	»
1747	— 16°	»
1754	— 15°,75	»
1755	— 15°	»
1768	— 15°	»
1776	— 19°,30	»
1788-1789	— 21°,5	»
1794-1795	— 23°,5	»
1798	— 18°,6	»
1829-1830	— 17°,2	»
1837-1838	— 19°	»
1870-1871	— 23°,5	»
1879-1880	— 23°,9	Froid prolongé.
1887-1888	— 15°	Hiver tardif.

* **HJERTA** (Lars-Jean), publiciste et homme politique suédois, né à Upsala le 23 janvier 1801. — Il est mort à Stockholm le 20 novembre 1872. Il a été membre de la seconde Chambre de 1867 à 1872.

* **HLUBEK** (François-Xavier-Guillaume DE), agronome autrichien, né à Chatitschau (Silésie autrichienne) le 11 septembre 1802. — Il est mort à Grætz le 10 février 1880.

Ses derniers ouvrages sont : *Tableau fidèle du duché de Styrie* (Grætz, 1860); *les Principaux Préceptes de l'agriculture* (Grætz, 1867); *le Mûrier et l'élevage des vers à soie* (1880). Hlubek a introduit en Silésie l'élevage des vers à soie; de plus, en discutant les théories de Liebig, il a beaucoup contribué à les rendre plus claires.

HOANG-NAN s. m. (mot tonkinois). Bot. et Thérap. Liane du genre Strychnos, qui croît dans la partie méridionale du Tonkin; remède contre la rage et la lèpre, préparé avec l'écorce de cette liane.

— **Encycl.** L'écorce de *hoang-nan*, analogue à notre fausse angusture, contient comme elle de la brucine et de la strychnine et jouit, par suite, de propriétés toniques et même convulsivantes. Au Tonkin elle passe pour un remède très efficace contre la rage, la lèpre et diverses maladies nerveuses. Le secret de ses propriétés thérapeutiques appartenait, paraît-il, à une famille païenne, qui le révéla après sa conversion au christianisme. Elle s'administre mélangée avec de l'alun et du réalgar, sous forme de pilules. En cas d'infection rabique on la donne aussitôt après la morsure, à doses préventives légères, répétées et augmentées chaque jour pendant quinze à vingt jours. En cas d'accès hydrophobique déclaré, on la donne à doses massives jusqu'à production des effets physiologiques, crispations des mains et des pieds, trismus des mâchoires.

On a déjà eu l'occasion de l'expérimenter chez nous dans les mêmes conditions : elle paraît avoir, dans nombre de cas, produit de réels effets préventifs. Elle a été, au contraire, inefficace dans les accès de rage confirmés. Depuis l'intervention des procédés vaccinaux de Pasteur contre la rage, on a délaissé son expérimentation. Mais on l'utilise encore avec succès dans la thérapeutique des vieilles affections de la peau rebelles à tout autre traitement et dans beaucoup d'affections nerveuses d'origine névrosthénique.

La plante a été décrite par M. Lesserteur dans une brochure publiée à Paris et par le docteur F. Barthélemy, de Nantes, dans le « Bulletin général de thérapeutique » (15 août 1881).

* **HOBART-PACHA** (Auguste-Charles), marin ottoman, d'origine anglaise, né à Norton (Buckinghamshire) en 1822. — Il est mort à Milan le 18 juin 1886. Le sultan l'avait nommé en janvier 1881 muchir ou maréchal, premier exemple de cette dignité conférée à un étranger.

HOCHE (Henri), pseudonyme de M. Emile Faure.

* **HOCHSTETTER** (Ferdinand D'), géologue et voyageur allemand, né à Esslingen le 30 avril 1829. — Il est mort à Oberdœbling, près de Vienne, le 18 juillet 1884. Ce savant fit de nouveaux voyages en Italie et dans l'Europe orientale. Membre de l'Académie royale des sciences en 1870, président de la Société de géographie de Vienne de 1866 à 1882, conseiller aulique en 1874, il devint, en 1876, conservateur du musée impérial d'histoire naturelle, et, en 1877, directeur du cabinet de minéralogie et des collections anthropologiques et ethnographiques, dont il peut être considéré comme le fondateur. En 1881, il quitta sa chaire de l'Ecole technique supérieure. Parmi ses dernières publications nous citerons : *A travers l'Oural* (Berlin, 1873); *l'Asie, ses voies futures et ses trésors de charbon* (Vienne, 1876), et des traités très estimés : *Tableaux géologiques* (Esslingen, 1875); *la Terre* (Prague, 1875).

HODELL (François-Oscar-Léonard), auteur dramatique suédois, né à Stockholm le 13 août 1840. Il débuta en 1860 à la fois comme acteur et comme auteur dramatique avec la pièce *Ett rum att hyra* (Une chambre à louer). Engagé ensuite en cette double qualité au théâtre Sœdra, il y resta jusqu'en 1870. A cette époque, il prit la direction de la feuille humoristique la plus répandue de Suède, « Sœndags Nisse », dont il devint propriétaire en 1881. On trouve dans ses pièces, au nombre de plus de cent, d'heureuses qualités d'invention et un esprit alerte. Parmi ses œuvres nous citerons : *En Stockholmsmamsell, En sœndag i det grœna, Ett sommarnœje* (Un plaisir d'été); *Fabriksflickan* (l'Ouvrière de fabrique); *Familien Trœgelin; Min gamla hat* (Mon vieux chapeau); *Stadsbor och landsfolk, Guldbrœllopet* (les Noces d'or); *Stockholm la nuit, Trois paires de chaussures.* On doit aussi à Hodell d'intéressantes adaptations d'écrivains étrangers.

HŒDEL (Emile-Henri-Maximilien), socialiste allemand, né à Leipzig le 27 mai 1857, décapité à Berlin le 16 août 1878. Enfant naturel d'un nommé Lehmann et d'une fille Hœdel, mariée depuis à un cordonnier du nom de Traber, il a successivement porté ces trois noms. Son enfance fut des plus malheureuses. Condamné pour vol, à treize ans, à être enfermé dans une maison de correction, il en sortit en 1875 et fut mis en apprentissage chez un ferblantier. Il avait le dégoût du travail; il se fit colporteur d'écrits socialistes à Leipzig, puis à Berlin, en Bavière, à Francfort, à Cologne. Il voyagea aussi en Hongrie, en Autriche, où la police l'expulsa de Vienne, puis se rendit en Alsace-Lorraine. Il allait de cabaret en cabaret, portant une boîte à musique au son de laquelle il rassemblait les consommateurs, puis débitait sa marchandise. Revenu à Berlin, après avoir paru à Leipzig dans deux meetings, où il traita de la question d'Orient et de la Commune de Paris, il résolut d'assassiner l'empereur d'Allemagne. Le 11 mai 1878, comme le vieux Guillaume revenait en calèche de sa promenade habituelle et allait rentrer au palais, Hœdel, qui le guettait, tira un premier coup de revolver du bord du trottoir où il s'était posté, puis deux ou trois autres en s'approchant de la voiture; l'empereur ne fut pas atteint. Arrêté immédiatement, il prétendit avoir voulu se suicider; mais, outre que la direction de l'arme, pendant qu'il tirait, démentait cette assertion, l'instruction établit que le jour même de l'attentat il avait dit à un vieux joueur d'orgue : « Je guette le gros bonnet. » Hœdel n'avait pas de complices et n'était affilié à aucune société secrète; il n'appartenait même pas à la petite secte socialiste-chrétienne dont il débitait, pour vivre, les brochures. C'était tout simplement un détraqué. Ses doctrines politiques, sociales et économiques se résumaient dans cette déclaration de principes : « Plus d'empereur, plus de roi, plus de gouvernement. A bas tout! Il faut que les riches partagent. Il faut que tout le monde travaille également. Il faut que l'ouvrier n'ait que deux heures à travailler par jour. »

Traduit le 11 juillet 1878 devant le tribunal d'Etat (*Staats-Gerift*), sorte de haute cour qui statue sans jury, Hœdel fut condamné à mort. Il accueillit la sentence avec impassibilité et, en sortant de l'audience, demanda à boire, prétendant que rien ne donnait soif comme un procès. L'exécution eut lieu le 18 août; le condamné, qui jusqu'au dernier moment avait espéré que l'empereur lui ferait grâce, montra une grande fermeté.

** **HŒFER** (Jean-Chrétien-Ferdinand), écrivain et savant français, né à Dœschnitz (Thuringe) le 21 avril 1811. — Il est mort à Brunoy (Seine-et-Oise) en mai 1878.

* **HŒFER** (Edmond), littérateur allemand, né à Greifswald le 19 octobre 1819. — Il est mort à Stuttgart le 23 mai 1882.

* **HOEVEN** (Cornélis-Pruys VAN DER), médecin hollandais, né à Rotterdam le 13 août 1792. — Il est mort le 5 décembre 1871.

HOFDYK (Guillaume-Jacques), auteur dramatique et historien néerlandais, né à Alkmaar le 27 juin 1816. Il débuta par un poème historique, *Rosemonde* (1839), puis publia *Egmont, la Danse nuptiale, Une chanson du trouvère de Kennemerland*, autres poèmes (1842); *le Seigneur de Brederode* (1849); *Idylle d'un artiste* (1849); *Ballades* (1850-1852, 2 vol.); *Griffo*, poème dramatique (1851). Doué d'une remarquable fécondité, il abordait en même temps l'histoire, la critique et le théâtre, sans abandonner la poésie, et faisait paraître : *Adonis*, poème épique (1852); *Histoire de la littérature néerlandaise* (1853-1856, 2 vol.); *la Fleur du monde*, drame (1856); *Théda*, poème (1854); *Hélène*, poème (1855); *Châteaux notables des Pays-Bas* (1855-1860, 6 vol.); *le Peuple néerlandais et les diverses périodes de son développement historique* (1856); *Contrées historiques* (1856); *Nos ancêtres* (1856-1862, 6 vol.); *Esquisse de l'histoire des Pays-Bas* (1857); *le Couronnement de Vondel*, composition lyrique et dramatique (1858); *Un fief de trois cents ans*, monographie historique (1859); *le siège d'Alkmaar*, drame (1860); *les Ordres religieux de la Néerlande* (1862); *la Légende de Kennemerland*, poème dramatique (1865); *Histoire du peuple néerlandais* (1865); *la Femme du corsaire*, drame (1867); *Un mauvais serment*, drame (1867); *la Prophétesse voilée* (1868); *Alcmaria victrix* (1873); *Douleur et gloire de Leyde* (1874); *Une couronne de trois siècles*, poème lyrique et dramatique (1874); *Feuilles de laurier de la couronne de Néerlande* (1875). M. Hofdyk est professeur d'histoire et de littérature néerlandaise au gymnase d'Amsterdam.

HOFFBAUER (Joseph-Hubert-Isidore), peintre et architecte, né à Neuss (Prusse rhénane) en 1839, de parents hollandais, et naturalisé Français. M. Hoffbauer a fait ses études en France et s'est spécialement consacré à l'étude de l'archéologie de son pays d'adoption. Il consigna les résultats de ses recherches dans un grand ouvrage : *Paris à travers les âges ; aspects successifs des monuments et quartiers historiques de Paris depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, fidèlement restitués d'après les documents authentiques* (1875-1882, 2 vol. in-fol.). Le texte de cet ouvrage est dû à un groupe d'écrivains qui se sont particulièrement occupés du passé de la grande ville : Edouard Fournier, Paul Lacroix, A. de Montaiglon, Bonnardot, Jules Cousin, Franklin, Valentin Dufour, etc. Le succès obtenu par cette publication encouragea M. Hoffbauer à utiliser les matériaux qu'il avait rassemblés, en établissant à Paris, au carré Marigny dans les Champs-Elysées, un *Diorama* donnant les principales vues de notre capitale aux diverses époques de son histoire. Sa compétence en la matière l'a désigné à l'Administration pour l'exécution d'une série de grands tableaux représentant des vues de Paris en 1789, qui doivent figurer à l'Exposition universelle de 1889. On cite du même artiste plusieurs tableaux historiques, entre autres les deux qu'il a exposés au Salon de 1887 : *l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, vue du haut du mur d'enceinte de Paris en* 1590; *Vue de la tour de l'Horloge et du pont provisoire construit après l'incendie du pont au Change en* 1621. M. Hoffbauer est membre du comité des Inscriptions parisiennes.

* **HOFFMANN** (André Gottlieb), orientaliste allemand, né à Wiebleben (comté de Mansfeld) le 13 avril 1796. — Il est mort à Iéna le 16 mars 1864.

* **HOFFMANN** (Charles-Borromée-Alexandre), littérateur polonais, né en Mazovie le 24 mars 1798. — Il est mort à Blasevitz, près de Dresde, le 6 juillet 1875.

* **HOFFMAN** (Charles-Fenno), écrivain américain, né à New-York en 1806. — Il est mort à Harrisbourg le 7 juin 1884.

** **HOFFMANN** (Alexandre-Frédéric-François), écrivain populaire allemand, né à Bernburg le 21 février 1814. — Il est mort à Dresde le 11 juillet 1882.

* **HOFMANN** (Jean-Christian-Conrad DE), historien et théologien allemand, né à Nuremberg le 21 décembre 1810. — Il est mort à Erlangen le 20 décembre 1877. Il a laissé les œuvres posthumes suivantes : *Ethique théologique* (1878); *Encyclopédie de théologie* (1879); *Herméneutique biblique* (1880). Hofmann est l'un des principaux fondateurs de l'école dite d'Erlangen. Membre de la seconde Chambre bavaroise, où il siégeait avec le parti progressiste, il avait usé de toute son influence pour amener l'unité politique de l'Allemagne.

HOFMANN (Léopold-Frédéric, baron DE), homme d'Etat autrichien, né à Vienne le 2 mai 1822. Après ses études de droit il entra dans la magistrature (1842), obtint un emploi à la chancellerie (1845), puis le titre d'attaché de légation (1847), fit partie de la commission impériale aux conférences de Dresde (1850) et donna comme privatdocent à l'université de Vienne des leçons de droit fédéral. Devenu chef de section au ministère de l'Intérieur (1867), il fut nommé conseiller intime et sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères (1868) et reçut le titre de baron (1872). Principal coopérateur des ministres de Beust et Apponyi, il fut la cheville ouvrière de la diplomatie autrichienne pendant plusieurs années. Du 14 août 1876 au 8 avril 1880, il occupa le poste de ministre des Finances d'Autriche-Hongrie, et lorsqu'il fut remplacé, ce fut sur sa demande. L'empereur reconnut ses services en le nommant intendant général des deux théâtres de la cour.

HOFMANN (Charles DE), homme politique allemand, né à Darmstadt (Hesse) le 4 novembre 1827. Après avoir étudié le droit à Giessen et à Heidelberg et exercé la profession d'avocat, il devint conseiller au ministère de Hesse (1855) et directeur des Affaires étrangères (1857). Il accompagna M. de Beust à Londres, comme secrétaire aux conférences pour le règlement de la question du Schleswig-Holstein (1864), et fut le plénipotentiaire hessois pour la conclusion de la paix avec la Prusse après la guerre de 1866. Chargé de la légation de Hesse à Berlin et membre du conseil fédéral du Nord (1867), il se prononça lors des événements de 1870 en faveur de l'empire et fut chargé de porter à Versailles les hommages de vassalité de son petit souverain, qui le fit président de son ministère (1872). En juin 1876, M. Hofmann fut nommé président de l'office de la chancellerie impériale et ministre d'Etat prussien sans portefeuille; en juillet 1879 ministre du Commerce et de l'Industrie, et en août 1880 secrétaire d'Etat du gouvernement d'Alsace-Lorraine. Chargé de représenter le gouvernement devant l'Assemblée provinciale, il opposa un refus formel aux réclamations formulées contre le régime dictatorial auquel est soumis l'Alsace (1885). Après la mort de M. de Manteuffel, M. de Hofmann fut chargé du gouvernement intérimaire des provinces annexées (29 juin 1885), jusqu'au moment où le prince de Hohenlohe eut pris possession du pouvoir (15 octobre 1885). Dans la session du Landesausschluss, en janvier 1887, lorsqu'on se croyait à la veille de la guerre, il prononça un long discours où il s'efforçait de démontrer aux Alsaciens-Lorrains qu'ils pouvaient beaucoup pour le maintien de la paix, en reconnaissant l'état de choses établi, c'est-à-dire en votant, aux élections parlementaires de février suivant, pour les candidats agréables au gouvernement. Les Alsaciens-Lorrains ayant nommé des députés protestataires, le gouvernement allemand crut bon de substituer un régime de rigueur au système relativement doux inauguré par M. de Manteuffel. Le secrétaire d'Etat donna alors sa démission (9 mars 1887) et fut remplacé par M. de Puttkamer.

HOFMEISTER (Guillaume), botaniste allemand, né à Leipzig le 18 mai 1824, mort à Lindenau le 12 janvier 1877. Professeur de botanique à Heidelberg en 1863, puis à Tubingue (1872), il s'est particulièrement occupé de la physiologie et de l'embryogénie végétales. Son ouvrage sur la *Formation de l'embryon des phanérogames* fait encore autorité (Leipzig, 1849). En collaboration avec Bary, Irmisch, Pringsheim et Sachs, il a publié un très remarquable *Manuel de botanique physiologique*, dont le premier volume, tout entier de sa main, comprend la *Théorie de la cellule végétale* et la *Morphologie générale des végétaux* (Leipzig, 1867-1868). Ses travaux d'embryologie ont paru sous le titre de *Recherches comparées sur la germination et la fructification des cryptogames supérieurs, et la formation des semences des conifères* (Leipzig, 1851). On lui doit en outre des articles dans des revues de botanique et dans les « Comptes rendus » de la Société saxonne des sciences.

HOGAN (îles), petit archipel situé à l'entrée orientale du détroit de Bass.

** **HOHENLOHE-WALDENBOURG-SCHILLINGSFURST** (Clovis-Charles-Victor, prince DE), homme d'Etat allemand et diplomate, né le 31 mars 1819. — Le 12 mai 1878, le prince de Hohenlohe, alors ambassadeur d'Allemagne à Paris, prononça, à l'occasion de l'ouverture de la section allemande de l'Exposition des Beaux-Arts, un discours où il affirma que si l'Allemagne n'avait pas pris une part plus considérable « à ce grand concours auquel la France a convié les peuples du monde entier », il n'en fallait chercher d'autres raisons que des raisons « de nature économique ». Au Congrès de Berlin, il représenta l'Allemagne comme troisième plénipotentiaire. Au mois d'août 1878, il fut réélu député au Reichstag dans la circonscription bavaroise de Forchheim-Klumbach-Ebermanstadt. Dans une lettre électorale, il se déclara pour les lois d'exception contre les socialistes, pour une réforme fiscale qui aurait pour effet de diminuer les contributions matriculaires des Etats particuliers, pour le développement des taxes indirectes, etc. En 1880, le prince de Hohenlohe fut appelé à Berlin pour remplacer comme secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères par intérim, M. de Bulow, qui venait de mourir. En cette qualité, il parla au Reichstag dans l'affaire des îles Samoa; il envoya au prince de Reuss (alors ambassadeur à Vienne) une dépêche restée célèbre, où il caractérisait l'attitude de la fraction du centre contre le gouvernement impérial; il présida (juin 1880) la conférence internationale chargée d'aplanir les difficultés de délimitation de frontière qui avaient surgi entre la Turquie et la Grèce. Au mois de novembre suivant, il reprit ses fonctions d'ambassadeur à Paris, qu'il ne quitta qu'en août 1885 pour prendre celles de statthalter en Alsace-Lorraine, à la place du général de Manteuffel. Un dîner de gala lui fut offert à Metz le 17 novembre; il saisit cette occasion pour dire que les Alsaciens avaient pu se consoler, il y a deux cents ans, d'être séparés d'une Allemagne « déchirée » tandis que la France « était à peu près à l'apogée du développement intellectuel » et matériel, mais qu'aujourd'hui l'Allemagne était devenue un puissant Etat, capable de protéger et de faire prospérer ses nationaux. « Les habitants du pays, conclut-il, n'ont donc aucun motif de tourner les yeux du côté de la France. » L'administration du prince de Hohenlohe fut marquée au coin de la rigueur la plus ombrageuse; c'est sous sa responsabilité que furent prises ces mesures vexatoires, telles que la formalité des passeports, qui ont pour objet de chasser de la terre annexée tout ce qui rappelle le nom français.

La famille de Hohenlohe forme deux lignées : 1° celle des Neuenstein, qui comprend les Hohenlohe-Langenburg, les Hohenlohe-Œhrnigen et Ingelfingen; 2° celle de Waldenbourg, qui comprend les Hohenlohe-Bartenstein et les Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurt. Ces derniers forment deux branches : 1° la branche aînée, qui est celle des Waldenbourg; 2° la branche cadette, qui est celle des Schillingsfurt, appartenant à la Bavière et à la Prusse, et dont est membre le prince Clovis, qui porte, outre son nom patronymique, le titre de prince de Ratibor et de Corvey. Le 12 février 1846, à la mort d'un frère cadet, et à la suite d'un contrat passé avec le duc de Ratibor, son frère aîné, le prince Clovis est devenu le chef de la branche cadette. L'année suivante, il épousa la princesse Marie de Sayn-Wittgenstein-Verleburg, dont il a eu cinq enfants. Les Hohenlohe ont hérité, en 1834, du duché de Ratibor du dernier landgrave de Hesse-Rheinfels-Rothenburg.

HOHENWART (Charles-Sigismond, comte), homme d'Etat autrichien, né le 12 février 1824, d'une famille établie en Styrie depuis le XIIe siècle. Après avoir exercé les fonctions de directeur de comitat à Fiume (1857), de président du pays à Laybach (1860), et de lieutenant impérial en Carinthie (1867), puis à Linz (1868), il devint, de février 1871 à novembre de la même année, président du ministère cisleithan et ministre de l'Intérieur. En octobre 1873, il fut élu représentant de la Carinthie au Reichsrath par le district de Krainburg. Président du club du centre droit, il est le chef du parti fédéraliste contre le dualisme austro-hongrois, qui a sacrifié l'élément slave, si nécessaire à la puissance, même au salut de la monarchie autrichienne. En septembre 1885, le comte Hohenwart fut nommé par l'empereur président de la cour des Comptes; à la requête de ses collègues au Reichsrath, il lui fut permis de continuer à siéger à la Chambre des députés, non à la Chambre des seigneurs, dont il devenait

membre par suite de ses nouvelles fonctions.

* **HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN** (Charles-Antoine, prince DE), chef de la branche des Hohenzollern-Sigmaringen, né en 1811.— Il est mort au château de Sigmaringen le 2 juin 1885.

HOÏ-HAO, ville de l'empire chinois, sur la côte septentrionale de l'île de Haï-nan et à l'embouchure d'une petite rivière dans le détroit du même nom. Depuis l'ouverture de ce port au commerce européen, il y a un consulat anglais et une douane.

HOÏ-HAO, baie sur la côte septentrionale de l'île de Haï-nan, dans la partie centrale du détroit de ce nom, comprise entre la pointe Jinme à l'O. et la pointe Bakcha à l'E. Cette baie, sur laquelle s'élève la ville de Hoï-hao, offre un bon mouillage, qui est utilisé de juin à octobre, saison des typhons. Des bateaux spéciaux approvisionnent d'eau douce les navires qui en font la demande.

HOKOUSAÏ, dessinateur et graveur japonais, né en 1760, mort en 1849. Il débuta très jeune, sous le nom de **Shunrô**, et travailla sans relâche jusqu'à sa mort pendant une période de plus de cinquante années. Il s'adonna à tous les genres cultivés par les artistes japonais. Illustrations de romans, d'histoire, de poésies, depuis les minces volumes populaires jusqu'aux grands ouvrages de 40, 50 et 80 volumes; livraisons et albums montrant à l'infini, sous toutes les formes, tous les aspects du monde japonais, hommes, bêtes, plantes, choses, paysages, recueils d'ornements destinés aux arts et métiers, modèles pour l'enseignement, grandes estampes en couleur de tout genre, sourimonos en nombre illimité, affiches, cartes géographiques, gravures originales, etc., Hokousaï a tout traité avec une égale maîtrise. « Son œuvre, dit M. Duret, débordant de vie et de mouvement, est pleine d'humour : elle touche toutes les cordes, va du comique populaire et du grotesque au pathétique et au terrible. »

Holbein, par Paul Mantz (Paris, 1878, in-folio). Avec l'ardente curiosité qui caractérise sa manière, l'auteur a pris soin de recueillir de toutes parts les informations les plus sûres; il a résumé les plus récentes. Mais il ne s'est pas borné à mettre en ordre les documents trouvés dans les archives; il a replacé Holbein dans son milieu historique; il nous montre l'artiste travaillant pour les imprimeurs de maisons de la Suisse, illustrant les livres d'Erasme et de Thomas Moore et devenant en Angleterre le portraitiste officiel de Henri VIII, des reines et des seigneurs de la cour. Il parle des œuvres perdues et des œuvres qui subsistent encore, et, conduisant le lecteur dans la plupart des galeries de l'Europe, il caractérise les évolutions successives du talent de Holbein, il apprécie son génie dans des pages qui rendent pleine justice à cet inépuisable créateur. Cette publication vaut aussi par l'abondance et la richesse de l'illustration. Aidé des conseils de M. Edouard Lièvre, l'éditeur a fait reproduire dans le texte les plus beaux dessins, les plus beaux tableaux qu'on admire à Bâle, au château de Windsor, à Darmstadt, à La Haye, à Berlin, à Dresde, ainsi que les *Images de la Bible*, les *Simulacres de la mort* et les 83 dessins improvisés par Holbein sur les marges d'un exemplaire de *l'Eloge de la Folie*. Le volume comprend en outre des planches tirées hors texte et dues aux premiers aquafortistes de notre temps. S'il est impossible de pouvoir réunir en un seul volume toutes les productions d'un génie fécond, on peut dire que cet ouvrage si considérable donne une idée complète des différentes manières de l'artiste et ne laisse ignorer aucune des œuvres fameuses de l'un des plus grands maîtres de la Renaissance.

HOLISSE s. m. (o-li-se). Zool. Genre d'araignées de la famille des Dysdéridés, créé par Simon en 1882 pour des formes voisines des harpactes. L'espèce type (*holissus unicolor*) a le faciès d'un harpactes de moyenne taille, mais s'en distingue par les deux séries de longues épines serrées qui garnissent le dessous de ses patelles, tibias et métatarses aux deux premières paires. L'holisse porte-crochet (*holissus unciger*) est une petite araignée brun rougeâtre, à abdomen blanchâtre, vivant dans les forêts de la Corse.

HOLL (Frank), peintre anglais, né à Londres en 1845. Il reçut ses premières leçons de son père, puis fréquenta l'académie royale, où il obtint la médaille d'or pour sa composition : *le Sacrifice d'Isaac* (1863). L'année suivante, il exposa : *Chassé de l'église;* puis vinrent : *la Récolte de la fougère* (1865); *le Convalescent* (1867); *le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a repris*, scène de famille d'un saisissant effet (1869; Exposition de Paris, 1878); *Sans nouvelles de la mer*, représentant une femme de marin explorant la mer du regard. M. Holl exposa ensuite : *Un enterrement au village* (1872); *le Repos à la station de chemin de fer* (1873); *Abandonné!* (1874); *le Premier-né* (1876); *Prisonnier à Newgate* (1878), qui produisit une vive sensation. Depuis lors, il s'est adonné à la peinture de portraits : portraits de *Signor Piatti;* de *M. Samuel Cousins; la Fille de la maison; M. S. Adams Beck; le Major George Graham* (1880); etc. Les œuvres de M. Holl témoignent d'une étude approfondie de la nature et sont d'une exécution très soignée. Il est membre de l'Académie royale de Londres.

** **HOLLANDE** (ROYAUME DE). — Suivant le recensement du 31 décembre 1887, le nombre des habitants de la Hollande était de 4.450.870, sur lesquels 2.500.000 environ appartenaient à la religion protestante, 1.440.000 à la religion catholique, 82.000 à la religion juive et le reste à des cultes divers.

— *Agriculture, industrie, commerce.* Bien qu'elle soit prospère et qu'elle ait adopté les méthodes et les procédés modernes, l'agriculture néerlandaise est loin de pouvoir suffire aux besoins du pays, par suite de la nature du sol et de la densité de la population. Comme conséquence, l'importation des céréales et farines est montée en 1885 à 133 157.000 florins, tandis que l'exportation sur ces mêmes articles n'était que de 65.389.000 florins. L'industrie du fer et de l'acier est en progrès constant; elle a donné lieu en 1885 à un mouvement d'affaires considérable : 136.458.000 florins à l'importation et 92.801.000 à l'exportation. Pour les textiles de toute sorte, bruts ou manufacturés, l'exportation a été de 116.988.000 florins, et l'exportation de 101.323.000. L'exportation de la Hollande comprend encore le beurre et la margarine, les bestiaux vivants, le fromage, le genièvre. Le sucre et le café de ses colonies donnent lieu à un chiffre d'affaires considérable. Les toiles à voiles et les cordages de Rotterdam, Amsterdam et Gouda, les toiles de Leyde, de Harlem, les faïences de Delft, conservent leur antique réputation. En 1886, la valeur totale des importations a atteint 1 milliard 10.203.000 florins, et celle des exportations 901.865.000 florins. Le mouvement commercial entre la Hollande et ses possessions coloniales a été évalué à 92.490.000 florins à l'importation et à 47.624 florins à l'exportation.

— *Marine marchande.* En 1887 il est entré, dans les ports de la Hollande 2.060 navires à voiles (dont 738 hollandais), jaugeant 1.751.858 tonnes, et 6.029 navires à vapeur (dont 1.657 hollandais), jaugeant 11 millions 269.718 tonnes. La même année il est sorti des mêmes ports 1.481 navires à voiles (dont 600 hollandais), représentant 956.354 tonnes, et 4.232 navires à vapeur (dont 1.588 hollandais), représentant 7.130.327 tonnes. La marine marchande comprend 516 navires à voiles, jaugeant ensemble 440.430 tonnes, et 105 navires à vapeur, jaugeant 284.927 tonnes. Depuis 1876, le port d'Amsterdam est relié directement à la mer du Nord par un canal accessible aux grands navires transatlantiques.

— *Chemins de fer et télégraphes.* Au 31 décembre 1886, il y avait en exploitation dans les Pays-Bas 2.452 kilom. de chemins de fer et 4.903 kilom. de lignes télégraphiques.

— *Finances.* Au budget de 1888 les dépenses figuraient pour 136.039.594 florins de Hollande, et les recettes pour 118.966.686 florins. Quand les recettes sont inférieures aux dépenses, la loi permet de suppléer provisoirement au déficit par l'émission de bons du Trésor, jusqu'à concurrence de 18.000.000 de florins au plus.

La dette publique s'élevait en 1888 à 1.072.021.650 florins, exigeant un service d'intérêts annuels de 35.753.955 florins.

— *Armée.* L'organisation militaire des Pays-Bas comprend l'armée permanente et les schutteryen. La première se recrute partie par voie d'enrôlement, partie par voie de tirage au sort. En principe, les soldats désignés par le sort doivent servir cinq ans dans l'armée de terre, ou quatre ans dans l'armée de mer; mais dans la pratique ils ne restent sous les drapeaux que douze mois consécutifs, et font ensuite pendant quatre ans un service annuel de six semaines. Les *schutteryen* constituent une espèce de garde nationale destinée à maintenir l'ordre à l'intérieur et à défendre le territoire en temps de guerre. Ils sont formés par tous les habitants des communes âgés de 25 à 34 ans. La durée du service est de dix ans, dont cinq ans en service actif (schutteryen actifs) et cinq ans en service sédentaire. Dans le service actif il y a deux divisions, la première comprenant les célibataires et les veufs sans enfants. En outre, dans l'armée hollandaise figurent le *landstorm*, ou levée en masse de tous les citoyens de 19 à 50 ans capables de porter les armes et qui n'appartiennent à aucune des catégories précédentes, et les sociétés des tireurs civils (*scherpschutters*), qu'on peut comparer aux volontaires anglais. Sur le pied de guerre, l'armée hollandaise compte 1.037 officiers et 42.843 hommes d'infanterie, 143 officiers et 3.988 hommes de cavalerie, 502 officiers et 13.826 hommes d'artillerie; 98 officiers et 1.599 hommes du génie. A ces chiffres il faut ajouter 41.217 schutteryen du service actif et 76.467 du service sédentaire, ce qui donne sur le pied de guerre un effectif de 181.720 hommes pour les troupes européennes. Pour le service colonial, la Hollande possède une armée de 29.693 hommes, dont 13.837 Européens et 15 856 indigènes. Les colonies ont en outre des gardes civiques, des corps indiens (pradjocrits, barissous, etc.), dont l'effectif total est de 8.783 hommes.

— *Marine de guerre.* La flotte hollandaise se compose de : 24 navires blindés, 28 croiseurs de diverses classes, 30 canonnières gardes-côtes, 31 torpilleurs, 5 stationnaires et 29 autres bâtiments moins importants, qui forment un total de 147 navires. Il faut ajouter que plusieurs de ces bâtiments sont des types déjà anciens et qu'ils seraient, par suite, peu capables de lutter contre les marines des autres puissances. Le personnel de la flotte se compose de 362 officiers de marine, 202 aspirants, 124 médecins et aides-médecins, 94 employés d'administration, 3 pharmaciens, 10 machinistes, 7.084 marins, 2.313 miliciens et 1.010 marins indiens.

— *Instruction.* L'instruction est fort répandue en Hollande; en 1885 le nombre des conscrits illettrés n'était que de 10,5 pour 100. L'instruction primaire est à la charge de l'Etat jusqu'à concurrence de 30 pour 100, et à la charge des communes, de 70 pour 100. En 1885 le nombre des écoles primaires élémentaires publiques était de 2.897, avec 12.574 instituteurs, et celui des écoles privées de 1.169, avec 4.640 maîtres. A la même date, les écoles publiques comptaient 432.312 élèves et les écoles privées 161.344; l'instruction primaire supérieure est donnée dans 75 écoles publiques avec 6.467 élèves. 30 gymnases de l'Etat sont consacrés à l'instruction secondaire, ainsi que de nombreux établissements privés. Pour l'instruction supérieure, il y a les quatre universités de Leyde, Groningue, Utrecht, Amsterdam, qui en 1885 avaient ensemble 1.978 étudiants, et le Polytechnicon de Delft avec 350 élèves.

— *Constitution.* La constitution des Pays-Bas, modifiée par les états généraux, a été promulguée le 30 novembre 1887. Ses dispositions les plus importantes sont relatives à l'ordre de succession au trône, qui a été définitivement fixé (v. plus loin, *Histoire*). Les candidats éventuels ont été nominativement désignés par cet acte dans l'ordre légitime. Le Parlement néerlandais, qui se composait autrefois d'un Sénat de 39 membres et d'une seconde Chambre de 86 membres, se composera respectivement de 50 et 100 députés. Les conditions d'éligibilité des sénateurs ont été élargies. Le corps électoral, qui nomme les conseils généraux dont les représentants sont issus, et qui désigne directement les membres de la seconde Chambre, a été augmenté par la diminution du cens exigible. L'article de la constitution relatif à la défense du territoire national est rédigé de telle sorte qu'une simple loi permettra d'introduire en Hollande un service militaire obligatoire. Un autre chapitre stipule que l'inviolabilité du domicile, absolue auparavant dans le royaume, pourra être suspendue par la mise en état de siège quand la sûreté extérieure ou intérieure du pays sera menacée. L'union de l'Eglise et de l'Etat fut maintenue, malgré les efforts parlementaires des libéraux, et la neutralité de l'école subsiste en dépit des efforts des conservateurs; mais les premiers obtinrent, avec l'aide du premier ministre, M. Heemskerk, que le souverain ne serait plus appelé dans la constitution « roi par la grâce de Dieu ».

— *Histoire.* Le 1er novembre 1877 fut constitué un cabinet libéral sous la présidence de M. Kappeyne van Copello. Ce cabinet attacha son nom à une loi importante sur l'enseignement primaire, qui fut votée par les deux Chambres, malgré l'opposition ultramontaine (juillet-août 1878) et qui avait pour objet d'ôter à cet enseignement tout caractère confessionnel. Voulant marcher plus avant dans la voie du libéralisme, le président du conseil adressa au roi un rapport où il demandait à bref délai la revision des lois constitutionnelles; mais le souverain ne cacha point le peu de goût que lui inspirait cette proposition et M. Kappeyne se retira (12 juillet 1879). Après six semaines de laborieuses négociations, il se forma le 19 août un ministère mi-libéral, mi-conservateur, présidé par M. van Lynden, qui déclara vouloir suivre une politique d'affaires et fit appel à tous les partis. Contrairement aux prévisions, ce nouveau gouvernement n'eut pas une existence éphémère, car M. van Lynden, quoique conservateur, se laissa gouverner par les libéraux plutôt qu'il ne les gouverna. C'est ainsi qu'il demanda et obtint du Parlement le vote des crédits nécessaires à l'exécution de la loi sur l'enseignement. Le 25 mai 1881, le ministre des Finances dut donner sa démission, mais cette retraite n'entraîna pas une crise ministérielle et n'eut d'autre résultat que de faire passer M. van Lynden des Affaires étrangères aux Finances. Un peu plus tard, le 8 mai 1882, le rejet du traité de commerce avec la France obligea le cabinet à offrir sa démission, mais ce fut à M. van Lynden que le roi s'adressa encore (24 août). Bref, le cabinet d'affaires du 19 août 1879 resta au pouvoir jusqu'au 1er mars 1883, moins parce qu'il put constituer une majorité de gouvernement que parce que les compétitions personnelles et la désunion du parti libéral, qui domine au Parlement et dans le pays, rendaient impossible toute politique nettement définie. Le morcellement des partis apparut d'une manière frappante dans les tentatives multiples faites par le roi pour constituer un cabinet. Lorsque celui-ci eut reconnu l'impossibilité de maintenir plus longtemps M. van Lynden, l'homme de son cœur, il pria d'abord un membre du cabinet démissionnaire, M. Moddermann, de lui trouver de nouveaux conseillers. Au refus de M. Moddermann, le souverain s'adressa au chef des conservateurs, M. Heemskerk, mais le groupe présidé par cet homme politique n'était même pas assez nombreux pour fournir des titulaires à tous les départements ministériels. C'est alors que M. van Rees, président de la deuxième Chambre, et M. Gleichmann, libéraux, furent successivement mandés au palais royal, sans plus de succès d'ailleurs. On en revint finalement à une combinaison Heemskerk, qui se constitua le 22 avril 1883, toutes les tentatives faites avec les fractions libérales ayant échoué. M. Heemskerk se tira d'embarras en choisissant hors du Parlement ses collaborateurs et en prenant l'initiative d'un projet de revision constitutionnelle. Les élections générales des mois d'octobre et novembre déplacèrent la majorité. La Chambre haute resta acquise au parti libéral, mais dans la seconde Chambre 44 membres orthodoxes protestants et ultramontains catholiques triomphèrent et se disposèrent à opposer aux 42 membres libéraux une résistance d'autant plus énergique qu'ils n'avaient pas été au pouvoir depuis 1867. Dans ces circonstances, les libéraux, les progressistes et les radicaux se coalisèrent.

Le point essentiel de la revision était celui qui réglait l'ordre de la succession au trône, et la mort du prince Alexandre (21 juin 1884) vint donner à cette question un intérêt tangible et immédiat. La loi de succession en vigueur admettait le droit des femmes au trône de Hollande, de sorte que l'héritière du royaume devenait la princesse Wilhelmine, née du second mariage du roi Guillaume avec Emma-Adélaïde, princesse de Waldeck. Par 68 voix contre 14, la seconde Chambre des états généraux vota, le 26 septembre 1884, une motion tendant à reviser l'article 198 de la constitution, qui interdisait toute modification à la constitution et à l'ordre de succession pendant une régence, car la régence, vu les inquiétudes que donnait la santé du roi, venait d'être éventuellement conférée à la reine mère.

Le 28 octobre 1884 eurent lieu des élections rendues nécessaires par suite de ce vote. Le scrutin amena à la première Chambre 26 libéraux et 13 antilibéraux; à la seconde, 43 conservateurs et 43 libéraux. Le nouveau Parlement ne s'occupa qu'en 1886 de la revision de la constitution.

La seconde Chambre ayant, à la suite de débats prolongés, rejeté toutes les propositions relatives à l'article 194 (laïcité des écoles), le cabinet donna sa démission (13 avril 1886). Il la retira peu après, sur la demande du roi, qui avait inutilement chargé un membre de la droite de constituer un gouvernement, et la seconde Chambre fut dissoute le 18 mai. En vue des élections, les ultramontains catholiques s'allièrent aux piétistes protestants et promirent l'abaissement du cens, absolument comme les libéraux. Le scrutin du 16 juin et les ballottages du 30 envoyèrent à la Chambre 47 libéraux et 39 conservateurs, de sorte que le gouvernement, sûr de l'appui des premiers, put présenter une modification à l'article de la constitution concernant le droit électoral. Au mois de mars 1887, le Parlement trancha l'importante question de la succession au trône. D'après le chapitre 2 de la loi fondamentale du royaume, la couronne des Pays-Bas est héréditaire dans les familles d'Orange-Nassau par ordre de primogéniture mâle; à défaut de princes, elle est transmissible aux princesses de la maison, d'abord aux filles du monarque, puis à ses petites-filles, puis aux autres parentes selon leur degré de consanguinité. Comme, par suite de nombreux décès, la maison d'Orange se trouvait ne posséder de descendants mâles ni directs ni indirects, la Chambre, pour faire cesser toute équivoque au sujet de l'interprétation du chapitre de la succession, désigna la liste des princesses et de leurs enfants qui pourraient être successivement appelés à hériter de la couronne de Hollande. En première ligne vient la princesse Wilhelmine, fille du roi; en deuxième, la princesse Sophie de Saxe-Eisenach, sœur du roi et ses descendants; en troisième, les descendants de feu la princesse Marianne, tante du roi (c'est-à-dire le prince Albert de Prusse); en quatrième, les descendants de feu la reine Louise de Suède; en cinquième, la princesse Marie de Wied. La revision totale des lois constitutionnelles fut achevée le 17 juin par la seconde Chambre et adoptée par la première au mois d'août. Aussitôt après, la dissolution des états généraux fut prononcée, le pays devant élire de nouveaux représentants pour examiner les réformes adoptées par leurs prédécesseurs. Les élections donnèrent les résultats suivants : 47 libéraux, 20 protestants et 19 catholiques pour la seconde Chambre; 27 libéraux et 12 conservateurs pour la première. Adoptée de nouveau par les Assemblées, la constitution fut promulguée le 30 novembre dans tout le royaume, et cette promulgation entraîna une fois de plus le renouvellement du Parlement néerlandais. La consultation électorale profita, contre toute attente, non au parti libéral mais au parti conservateur, sinon à la première Chambre, du moins à la seconde. Le chef des socialistes, M. Domela-Nieuwenhuis, entra aux états généraux, où son parti n'avait jamais été représenté. Le président du conseil, M. Heemskerk, ne croyant pas pouvoir gouverner avec l'appui de deux Chambres dont l'une était libérale et l'autre conservatrice, se retira et fut remplacé par le baron Mackay, qui forma un ministère hétérogène, image frappante des états (avril 1888).

Le nouveau cabinet eut à saisir le Parlement d'un projet réglant la tutelle de la princesse Wilhelmine, héritière présomptive de la couronne, projet adopté en séance plénière à l'unanimité le 12 septembre 1888.

— *Littérature : Roman.* Certaines questions sociales semblent attirer plus spécialement les écrivains hollandais, et l'émancipation de la femme tient le premier rang; elle a inspiré, surtout parmi les femmes, de nombreux ouvrages. Mme Bosboom-Toussaint (1822-1886), après avoir cultivé longtemps le roman historique, aborda les questions sociales dans *Raymond de Schrynwerker*, et les revendications féminines dans *Major Frans*. Mme Catherine van Rees, dans le mouvement émancipateur de la femme, représente le côté mondain, et Mme van Calcar personnifie les idées religieuses. La première, outre ses nombreux romans, a étudié les musiciens connus et leurs œuvres dans *Musikale novellen*, et raconté dans *Uit de Transvaal* la vie dans le Transvaal avant l'annexion. Parmi les femmes auteurs, mentionnons encore : Meloti van Java (Mlle Stous), auteur de *De familie van den resident;* Betsy Perk, qui a publié des romans et des drames; Annie Foore (Mme Yzerman); Elise A. Haighton; van Hasselt; van Westhreene. A.-S.-C. Wallis (Mlle Opzoomer) a publié des drames, *la Chute de la maison d'Albe* et *Jean de Witt*, de sérieuses études historiques et un roman, *In dagen van strijd* (Pendant les jours de lutte). Mlle de Walcheren témoigne de sentiments chrétiens dans *Penserosa* et beaucoup d'autres œuvres. Mina Krusemann, qui a vécu longtemps aux Indes et en Amérique, a traité, dans de nombreuses conférences, des lacunes de l'éducation des femmes; mais par ses exagérations elle a plutôt nui à sa cause, et elle a été très vivement attaquée. Werther (J. F. Oosterman) tourne en ridicule les revendications féminines dans *Emencipatoria* et d'autres pamphlets.

Parmi les romanciers masculins qui ont soutenu des théories sociales et révolutionnaires, E. Douwe-Dekker, sous le pseudonyme de Multatuli, tient le premier rang. Ses idées, qui ont trouvé un ardent défenseur en C. Vosmaer et un adversaire décidé en van Vloten, ont créé un important mouvement d'opinion. Dans *Max Havelaar* M. Douwes-Dekker a défendu l'affranchissement de la race noire, et combattu la suprématie financière et intellectuelle des blancs aux colonies. A. Admiraal, Frank, De Molenaere, Gramberg, Groneman, van Blœmen-Waanders ont défendu les mêmes idées; la revue mensuelle *Vragen des Tijds* est l'organe de ce groupe, qui trouve d'ailleurs dans la presse des auxiliaires dévoués. Le professeur Vitringa a combattu ces théories libérales, sous le pseudonyme de Jochem van Ondere, dans *Darwinia*, etc. Le principal représentant du roman est le fécond écrivain Jan ten Brink, qui s'inspire de nos écrivains, tout en conservant la couleur locale. Viennent ensuite : J.-M.-E. Dercksen, Huf van Buren (*De Krone van Gelderland*), Schimmel. H. de Veer, rédacteur des *Wieuws van den Dag*, est l'un des écrivains les plus aimés, et Ten Burch (pseudonyme) s'est fait remarquer par de petits contes d'une exécution très artistique. J.-J. Cremer a décrit surtout les mœurs rustiques; il a peint sur le vif les paysans de la Gueldre, au milieu desquels s'est passée son enfance.

La littérature hollandaise compte des récits de voyages intéressants, où les pays, les mœurs sont minutieusement étudiés. Perelaer, dont le livre sur *Bornéo* contient de curieuses révélations au sujet de la guerre contre Atschin et Groneman, soutient surtout des thèses politiques. Boissevain a raconté des impressions de voyage en Amérique, et étudié les personnalités les plus marquantes du nouveau continent (*Van het Noorden naar het Zuiden*). G. Verschun, dans *Ultima Tule*, donne un récit animé de son voyage en Islande. Werumes Buning sait rendre avec charme les impressions de sa vie de marin; Tony (Bergmann) a publié des *Nouvelles de voyage au bord du Rhin et en Italie*, et un roman intime, *Ernst Staas*, très estimé. On doit à E. Busken-Huet : *Belgishe reisherinneringen* (Souvenirs de Belgique), et *Parys en Omstreken* [Paris et ses environs] (1878). Ce dernier ouvrage nous intéresse particulièrement; c'est l'appréciation par un étranger de talent, d'un goût éclairé, des richesses d'art de Paris et de ses environs. On y trouve plus de bonne foi et des renseignements plus exacts sur la vie et les mœurs françaises que chez la plupart des étrangers qui prétendent nous connaître; ce que l'auteur nous reproche surtout, c'est notre esprit de routine. Les principaux nouvellistes hollandais sont : H. de Veers, qui s'inspire de la vie de famille; Koopmans van Bœkeren, Brunings, Chappuis et Ern. Scheidius, M. van Walcheren; P.-A. de Genestet.

Poésie. La Hollande contemporaine est très pauvre en productions poétiques; dans un rang honorable nous placerons deux écrivains déjà cités : Ten Kate, traducteur de Dante, Gœthe, Milton, et Vosmaer, qui s'est fait connaître comme traducteur de *l'Iliade* et comme auteur de *Schetsen en studien over kunst* (Esquisses et études d'art). Son roman *Amazone* et son poème *Nanno*, idylle grecque où alternent les formes lyrique, épique et dramatique, témoignent d'un vigoureux talent. Parmi ses disciples, Marcellus Emants, auteur de récits de voyages et de romans pleins de passion, et dont le talent rappelle Shelley et Swinburne, a été fort applaudi par ses amis et attaqué par les orthodoxes, à propos de *Lilith*, où se révèlent des tendances réalistes. Citons encore : Jacques Perk; C. Honigh, qui du premier coup fut célèbre grâce à un volume de vers, *Myne lente*, chantant surtout le bonheur du foyer; Reiger, imitateur de Ten Kate; Louise Stratenus; Authemis; van Beernaert; van Droogenbroeck, qui dans *Makamen* se révèle un maître de la forme; Lutkebuhl; W.-J. Hofdyk, le poète de ballades, à qui l'on doit une épopée en hexamètres, *In het harte van Java;* etc.

Théâtre. Le théâtre hollandais moderne n'offre guère d'œuvres originales. Quelques auteurs dramatiques se sont fait, cependant, un nom; ce sont : Justus van Maurik, qui peint la vie de famille; Wilkama, Baelen, qui choisissent de préférence les sujets historiques. Mulder cultive la comédie politique, où il se rit des manœuvres électorales et des faux libéraux. On doit à van Sorgen et à l'acteur Rosier Faassen des drames émouvants; à Jean Gram, Gerard Keller et Arn. Ising, des comédies en un acte. Mais le théâtre hollandais vit surtout de traductions de pièces françaises et quelquefois de pièces allemandes; les auteurs français les plus goûtés sont : Augier, Dumas, Sardou, Pailleron. Deux remarquables traductions de Shakspeare ont souvent été signalées : l'une est de L.-A.-J. Burgersdyck, l'autre de A.-S. Kok. Comme critiques, nous relèverons les noms de : Jonckbloet; Jan ten Brink, qui traite de la littérature néerlandaise dans ses rapports avec les littératures étrangères; van Vloten; Jan te Winkel; Busken-Huet, à qui l'on doit des *Fantaisies littéraires* et une histoire de l'art et de la littérature au XVIIe siècle intitulée : *Het land van Rembrandt* (La terre de Rembrandt); Busken-Huet et Jan ten Brink; ce dernier a étudié le mouvement littéraire dans son pays et en France, et a fait connaître Zola à ses compatriotes dans une monographie très étendue (1879).

Philologie, Histoire. La philologie a pris un nouvel essor depuis la fondation de chaires nouvelles de langue néerlandaise et d'un doctorat de cette langue; les savants qui s'occupent d'études philologiques sont, outre les professeurs Kern et de Bries, connus depuis longtemps : Te Winkel, Beckerin, Gallée, Cosyn, Vinckers, etc. La publication d'un *Grand Dictionnaire de la langue néerlandaise*, entreprise par l'un des principaux éditeurs des Pays-Bas, a dû être interrompue, vu l'indifférence du public et la suppression des subsides du gouvernement.

Parmi les historiens, citons : le célèbre érudit Bakhuizen van den Brink, émule de Grœn van Prinsterer; J. de Jonge, Robidé van der Aa; J.-A. Sillem, qui a écrit une biographie de l'homme d'Etat J. Valckenaer; H.-C. Rogge, S. Muller, J. van Vloten; J. Nuijens, à qui l'on doit une *Histoire des Pays-Bas* au point de vue catholique.

— *Beaux-Arts.* « La Hollande a trop oublié », a dit un de nos critiques dans une étude sur la section néerlandaise à l'Exposition universelle de 1878. Cette parole sévère est surtout vraie au point de vue artistique. Quelques rares artistes seulement, comme Ten Kate, Strœbel et Paling, peintres de genre, se rattachent aux anciens maîtres; mais le plus grand nombre ont perdu tout caractère national, et, reniant les traditions classiques, cherchent leurs inspirations en France. L'absence d'un centre intellectuel, donnant l'impulsion et la vie artistique au pays est pour beaucoup dans cette décadence. La peinture de portraits, la gloire de l'ancienne école, est généralement négligée; il en est de même de la peinture historique, malgré l'abondance de sujets que fournit l'histoire hollandaise. Le genre, le paysage et la peinture d'animaux sont cultivés avec fruit. Alma Tadema, le peintre archéologue qui est sans contredit l'un des principaux artistes contemporains, témoigne de cette tendance des Hollandais de talent à émigrer; après avoir tenté successivement la fortune à Amsterdam et à Anvers, il finit par s'établir à Londres en 1870. Israels, au contraire, après avoir passé quelque temps à Paris, est revenu dans son pays; très estimé en Angleterre, il excelle dans le genre et interprète avec naturel, mais sans exagération, les scènes ordinaires de la vie des pêcheurs et des travailleurs; ce qui domine dans ses œuvres, c'est la pitié pour les déshérités. Melis, Adolphe Artz et jusqu'à un certain point Verveer sont ses disciples. Bisschop s'inspire de la Frise, sa patrie, dont les mœurs originales et les riches costumes constituent une mine inépuisable pour l'artiste. C'est aussi un portraitiste de valeur; il a obtenu, à l'Exposition universelle de 1878, une médaille de 2e classe. H.-W. Mesdag est le peintre des scènes maritimes; il met en scène des femmes et des enfants assistant au départ des pêcheurs ou des sauveteurs ou les accueillant à leur retour. H.-W. Jansen sait rendre au naturel les lourds bateaux sur les canaux et leurs habitants. David Bles emprunte ses scènes de genre tantôt tristes, tantôt pleines de bonne humeur, à l'époque contemporaine ou au XVIIIe siècle : *la Consolation de la veuve*, et *Home sweet home!* de Mme Bisschop-Swift, sont de véritables chefs-d'œuvre.

Parmi les paysagistes, Roelofs, Gabriel Burnier et Mme Rommer van Maaten ont été fort appréciés à Paris en 1878. Bilders, fidèle imitateur de la nature, semble un disciple de Corot. Citons encore : Hermann Kœkkœk, Brolijk, J. van de Sande Bakhuizen. De Haas occupe le premier rang comme animalier; il excelle dans la peinture des bœufs. Adriane Haanen s'occupe de la peinture de fleurs; Hendricks et Bisschop, de celle du portrait. Les principaux aquarellistes sont : W. Maris, van de Sande Bakhuizen, Mme Bisschop-Swift, Joseph Neuhuys, van Borselen. Il y a chaque année une exposition nationale des Beaux-Arts à La Haye.

La sculpture est moins florissante que la peinture; elle n'a guère comme représentants que : B. van Hove, qui habite Paris; Grimbel du Bois, élève de Jouffroy; F. Stracke, E.-F. Georges, élève de Royer, à qui l'on doit la statue du roi Guillaume II à La Haye.

—*Musique.* La musique est très cultivée aux Pays-Bas. Cependant il n'y a pas d'école nationale musicale; sur ce point la Hollande se rattache étroitement au mouvement artistique de la Belgique. Chaque année cependant l'Association des musiciens néerlandais, fondée en 1875, organise une grande fête musicale où ne sont exécutées que des compositions indigènes, et la Société pour l'encouragement de l'art musical, représentée dans la plupart des grandes villes, y entretient des écoles de musique. Parmi les compositeurs contemporains remarquables de la Hollande il faut citer : M. Richard Hol, organiste, qui a composé des chœurs orchestrés, des messes, des lieder et un grand nombre de morceaux de musique de chambre; M. Nicolaï, tout à la fois virtuose et compositeur, dont les lieder jouissent, aussi bien en Allemagne que dans les Pays-Bas, d'une grande et légitime réputation; M. Verhulst, maître de chapelle de l'Académie de chant; Franz Cœnen, violoniste du roi de Hollande; van den Linden, J.-H. Bekker, etc.

— Bibliogr. De Amicis, *l'Olanda* (Milan, 1874); Rijkens, *Aardrijkskunde van Nederland* (Groningue, 1879); Plantenga, *Nederland* (Zutphen, 1883), *Staatkundig jaarboekje voore* 1884 (Amsterdam, 1884); Bædeker, *Belgique et Hollande;* Henry Havard, *la Hollande pittoresque* (1876-1878, 2 vol. in-12) et *la Hollande à vol d'oiseau* (1880, in-4o).

Hollande pittoresque (LA), par Henry Havard (Paris, 3 vol. in-16). Les trois volumes dont se compose cet ouvrage ont pour titres : le premier, *Voyage aux villes mortes du Zuyderzée;* le second, *les Frontières menacées;* le troisième, *le Cœur du pays.* Ce n'est point à proprement parler une relation de voyage, mais une étude sérieuse qui touche à tout ou presque tout, une foule d'aperçus ingénieux, d'anecdotes piquantes et ignorées, de souvenirs historiques, de scènes de mœurs. « Quel plaisir de parcourir, quand on sait leur histoire, ces provinces jadis si puissantes, se reposant aujourd'hui de leur gloire à demi-oubliée et vivant de cette paisible existence qui suffit au sage! Quelle joie de retrouver ces antiques usages, ces vieilles coutumes, ces habits démodés, ces maisons conservées dans leurs formes primitives et ce peuple fidèle à toutes ses traditions. Dans quelques années cette originalité aura vécu... La locomotive chasse devant elle tout ce qui sent la dissidence, et avec son panache de fumée blanche s'envole tout ce qui tranche sur l'uniformité. » M. Havard nous montre le Hollandais solidifiant les dunes par des plantations, élevant des digues, desséchant des centaines d'hectares qu'il transforme en prairies après les avoir ravis à la mer. Les engloutissements sont si fréquents que l'habitant a un mot spécial pour les désigner : c'est le vocable *val*, de *vallen* (s'effondrer). « Le *val* a quelque chose de terrifiant. Un jour, on passe le long d'une verte prairie, auprès d'une ferme; les chevaux piaffent, les enfants jouent, les arbres plient sous le poids des fruits, et le foin odorant s'élève en meules robustes et fières. Le lendemain, tout a disparu sans laisser aucune trace. Le sol s'est effondré, l'eau glauque clapote doucement à sa place; en vain chercherait-on une pierre, un débris. Rien de plus : un trou de vingt mètres, de cinquante mètres et plus quelquefois, et, au fond de ce trou, pas le moindre vestige qui rappelle ce qui hier encore formait un spectacle plein de vie, de force et de santé. » La visite des polders mérite d'être signalée. M. Havard nous intéresse plus qu'on ne le supposerait aux travaux de desséchement de la Hollande en mêlant toujours à son récit des impressions personnelles ou des faits imprévus : il nous promène dans les huttes en paille des *polder-jongens* (garçons des polders) où dorment la nuit ces robustes travailleurs abrutis par l'abus du genièvre et parmi lesquels on rencontre nombre de déclassés, que « les vices, la fortune adverse ont fait échouer dans ces bas-fonds ». Un polderjongen mourut un jour des suites d'un accident. Que trouva-t-on dans sa besace? Une édition d'Horace! M. Havard est un aimable cicerone : on ne s'ennuie point en sa compagnie.

HOLLO, peuple de l'Afrique occidentale, dans la partie orientale de la colonie portugaise d'Angola, à l'ouest du Couango moyen. Les Hollos occupent la partie orientale du royaume de Chinga, entre le Couango à l'E., le Cambo au N. et le Louhande, affluent de gauche du Loui, au S. Ce sont de paisibles agriculteurs.

HOLM (Gustave-Frédéric), marin et explorateur danois, né à Copenhague le 6 août 1849. Lieutenant de la marine royale en 1870, il fut chargé par le gouvernement danois, en 1876, 1880 et 1881, de plusieurs missions dans le Groenland méridional, pour relever les côtes, visiter les ruines des anciennes colonies scandinaves et explorer la côte orientale, qui n'avait pas été visitée par les Européens depuis le voyage de Graah en 1828-1831. Les résultats de ces expéditions ont été consignés dans le VIe volume des *Meddelelser om Grœnland* (Documents sur le Groenland) publiés par le gouvernement danois, et qui ont été honorés d'une médaille d'or par la Société de géographie de Paris en 1885. De 1881 à 1885 M. Holm, nommé capitaine de frégate, fut chargé du commandement d'une nouvelle expédition à la côte orientale du Groenland, expédition dont nous avons consigné ailleurs l'éclatant succès (v. GROENLAND) et dont le récit a été publié sous le titre de *Den-danske Konebaads-Expedition til Grœnlands Œstkyst* (1886). A son retour, M. Holm a été fait chevalier de l'ordre du Danebrog.

* **HOLMBOE** (Christophe-André), orientaliste norvégien, né à Valders le 19 mars 1796. — Il est mort à Christiania le 2 avril 1882.

** **HOLMES** (Olivier-Wendell), médecin et poète américain, né à Cambridge (Massachusetts) le 29 août 1809. — Depuis 1872, ce littérateur, le plus populaire des écrivains des Etats-Unis, a publié une étude importante sur le penseur le plus éminent de l'Amérique du Nord, *Ralph Waldo Emerson* (Londres, 1885, in-8o). En outre, il a donné une édition à part de ses *Poésies* (Boston, 1877; Londres, 1881), et une édition de ses *Œuvres complètes* (Boston, 1880, 4 vol.). Un jugement synthétique se dégage désormais de l'ensemble de ses écrits, abstraction faite de ses œuvres médicales si estimées. Holmes, esprit doué de la culture européenne, à la fois classique et moderne, est le père de la nouvelle génération littéraire au delà de l'Atlantique; il reflète quelque chose de Rabelais et de Montaigne, on a dit qu'« il avait appris à rire aux Yankees ».

HOLMÈS (Mlle Augusta), compositeur français, née en Irlande vers 1850. Elle se fit d'abord connaître, en 1873, par le psaume *In exitu* (Société philharmonique de Paris), et par une symphonie mythologique que l'on entendit l'année suivante au Châtelet, sur le thème bien connu de *Héro et Léandre.* Elle réussit mieux encore dans un *Andante pastoral* exécuté au concert de Pasdeloup en 1877. Vivant en France et aimant sa patrie d'adoption d'autant plus chèrement que celle-ci avait été meurtrie, elle obtint des lettres de grande naturalisation. Elle put dès lors prendre part au concours municipal de la ville de Paris en 1879; mais le jury ne lui accorda qu'une mention honorable, et pourtant elle avait écrit d'inspiration, paroles et musique, comme elle composait tous ses ouvrages, une symphonie patriotique intitulée : *Lutèce*, nous transportant avec les accents fulgurants d'une druidesse, non dépourvus de grandeur, au temps de la lutte des Gaulois et des Romains. Toujours prête à combattre comme nos fiers ancêtres, elle se présenta une seconde fois, avec *les Argonautes*, devant les mêmes examinateurs. Le prix fut décerné à *la Tempête*, de M. Alphonse Duvernoy. Le rapporteur, qui était M. Perrin, l'ancien directeur de l'Opéra, tout en mettant la nouvelle partition de Mlle Holmès au-dessus de *Lutèce*, ajoute en termes assez vagues : « On la sent un peu de l'école wagnérienne, mais elle doit aujourd'hui prendre place parmi nos compositeurs français. » Le public manifesta un sentiment plus éclectique en acclamant indistinctement l'œuvre couronnée au Châtelet, et *les Argonautes*, au Cirque d'hiver, fort bien chantés d'ailleurs par Mmes Richard (Médée), Panchioni (la Sirène) et M. Laurent (Jason). Depuis, Mlle Holmès a fait exécuter aux concerts Colonne, Lamoureux ou Garcin, à l'Eden-Théâtre, au Châtelet et au Conservatoire : *les Sept Ivresses*, poème symphonique (1883); *l'Irlande*, autre symphonie souvent reprise (1885); *Ludus pro patria*, ode symphonique pour orchestre et chœurs, œuvre capitale de l'auteur, dont les récits en vers furent dits par M. Mounet-Sully. « La partition de Mlle Holmès, dit M. Arthur Pougin, est extrêmement remarquable : elle se compose de cinq morceaux, dont quatre avec chœur et un seul exclusivement symphonique. Point de soli, ce qui pourrait, au premier abord, faire craindre la monotonie; mais l'ensemble vo-